



REPÈRES

COUP DE SONDE

« Du courage ! » Les dessous d'une injonction

Le courage peut-il se manifester à même l'écriture ? Quel type de discours est en mesure de faire comprendre en quoi consiste cette vertu, qui semble avoir l'action pour domaine propre ?

C'est peut-être l'expérience de cette difficulté que fait le lecteur de *la Fin du courage*, essai dans lequel Cynthia Fleury, à partir de son épreuve personnelle du découragement, cherche chez une foule d'auteurs les ressorts d'un sursaut de l'âme. Faute de perspective problématique déterminée, elle ne nous propose qu'un catalogue de longues citations encadrées de phrases lapidaires, relevant tantôt du manuel de psychologie élémentaire (« Savoir s'entourer, c'est sûr, est difficile »), tantôt de l'incantation (« Les cathédrales de l'éthique sont devant nous »). Les chapitres alors défilent, reprenant d'abord de longues pages de Jankélévitch, puis laissant entendre, sans grande originalité, que les analyses de Victor Hugo sur « Napoléon le petit » éclairent la pratique politique de N. Sarkozy – avant de conclure sur une étrange

définition du courage comme « éthique de l'identité nationale », à partir du procès, un peu facile après coup, de ceux qui n'ont pas résisté. Le livre n'évite ainsi ni la dilution de son objet, ni surtout la moralisation, risque inhérent à tout discours général sur le courage.

À l'inverse, Thomas Berns, Laurence Blésin et Gaëlle Jeanmart, en proposant de faire, comme l'indique leur titre, *Du courage, une histoire philosophique*, trouvent dans l'histoire un levier efficace pour faire surgir les enjeux multiples d'une vertu qui, non seulement, a subi des métamorphoses contingentes au cours de l'histoire de la pensée, mais qui, en elle-même, concerne notre attitude à l'égard de situations particulières, historiquement déterminées. Ils ne proposent ainsi ni un discours philosophique essentialiste sur les vertus, ni une plate histoire des idées morales, mais dégagent des « schèmes d'intelligibilité distincts » qui permettent d'appréhender historiquement les discours sociaux, politiques et philosophiques sur le courage et de s'interroger sur leurs effets. Le livre s'organise autour de trois temps, qui ne représentent certes pas des moments clos correspondant à des conceptions figées du courage, mais révèlent les conflits à partir desquels

À propos de...

- Cynthia Fleury, *la Fin du courage*, Paris. Fayard, coll. « Essais », 2010, 208 p., 14 €.
- Thomas Berns, Laurence Blésin et Gaëlle Jeanmart, *Du courage, une histoire philosophique*, Paris, Encre marine, 2010, 304 p., 14 €.

s'est construite la notion – la place qu'occupent dans la vie sociale le danger en général et la guerre en particulier déterminant la signification du courage dans la vie morale.

Le premier chapitre offre une triple archéologie morale du courage et s'articule d'abord autour de l'opposition entre le courage « homérique », qui s'extériorise dans l'acte exceptionnel d'un sujet non souverain, et la conception platonicienne ou philosophique du courage, qui en déplace l'accent vers l'intériorité et la maîtrise de soi. À partir des héros homériques, qui combattent « hors des lignes », dont la valeur se manifeste dans un acte éclatant, on peut se représenter, avec Arendt, la citoyenneté comme le courage de s'exposer dans le monde commun des hommes, et la politique comme cet espace d'apparition qui permet aux hommes égaux de se distinguer mais les dépossède de la maîtrise des conséquences de leurs actions. Recentrée sur le rapport à soi, la philosophie de Platon fait du courage à la fois un objet et un principe du discours philosophique, car au-delà du *Lachès* qui définit le vrai courage en le soumettant à la poursuite d'une fin bonne en soi, c'est dans le courage du discours vrai et libre que se reconnaît le philosophe. Quant à la conception qu'on pourrait appeler négative du courage, qui en radicalise l'intériorisation et en fait une vertu discrète et apolitique, consistant en une résistance au découragement, à la tentation, au péché, si elle trouve son origine dans le christianisme naissant, elle n'a dès lors cessé d'informer les représentations sociales valorisant le mérite et l'effort.

Le second temps du livre est consacré aux marges de la philosophie politique moderne qui, dans son ensemble, ne prend au sérieux que deux passions, la peur et l'intérêt. Ainsi, la spécificité

de Machiavel est-elle d'accorder à l'audace une place centrale parmi les vertus proprement politiques et de promouvoir, conformément à un républicanisme hérité de Caton ou de Cicéron, un modèle collectif voire impersonnel du courage des citoyens, seul garant de la liberté politique. D'autre part, la pensée des Lumières, et plus spécifiquement celle de Kant, définit le « courage de la connaissance » et de l'usage public de la raison comme un moment nécessaire de l'émancipation de l'homme.

Vers un courage anonyme ?

L'ouvrage analyse enfin la conjoncture contemporaine, qui produit socialement une contradiction : marquée par de nouvelles incertitudes sociales, par des procédures d'expertise et de prévention des risques qui semblent dispenser de courage, elle véhicule cependant une rhétorique constante d'injonction à la performance, à l'adaptation, à la responsabilisation individuelle, soutenue par « ces galeries de portraits singuliers qui ne sont finalement exemplaires que d'eux-mêmes ». L'effet délétère de ces phénomènes est un décalage entre une survalorisation, par les sujets, de l'action individuelle et leur capacité réelle à être courageux ; trois réponses sont alors examinées – une réponse morale, avec Hans Jonas, qui propose d'accepter et de rechercher la peur pour fonder une éthique de la précaution ; une réponse politique, avec Hannah Arendt, qui fait de l'action, aux conséquences imprévisibles, le lieu de l'expérience de la pluralité humaine : le courage est alors de s'exposer, d'assumer les conséquences de ses actes, de révéler au monde qui l'on est et d'ouvrir ainsi l'espace politique d'une action commune ;

et une réponse sociale, avec John Dewey, qui s'attache aux conditions institutionnelles de la confiance que les sujets ont en eux-mêmes. Surtout, comme les petits héros du jour vantés à l'appui des injonctions sociales à la responsabilité sont des figures individuelles, les auteurs du livre proposent de rechercher des stratégies d'action collectives, anonymes, qui permettraient de conserver la vertu de courage en se dispensant de sa personnalisation, en se passant de tout héros.

Mais l'anonymat, plus qu'une réponse, semble être l'un des symptômes de la crise actuelle de l'action : la conjonction entre la multiplication des récits individuels jetables et la saturation institutionnelle qui confie la

responsabilité politique aux « spécialistes de la solution des problèmes », selon l'expression d'Arendt, font obstacle à la faculté politique de partager le récit d'une action signifiante, courageuse et mémorable. Tout individu, tout groupe agissant se trouve ainsi noyé dans le flux des histoires anecdotiques, et pris dans le filet des institutions. C'est d'ailleurs ce que le livre suggère, en conclusion, en renvoyant au « tournant dans l'ordre du discours », « de l'épopée à la statistique », analysé par Foucault. Si l'on n'écrit plus que « l'histoire des hommes infâmes », quelle action sera-t-elle susceptible d'émouvoir politiquement les hommes ?

Daniel Agacinski